

L'Abelille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED. Bureau: 323 rue de Chartres, entre Canal et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Do 27 août 1908. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lna. Fahrenheit Centigrade

L'EDITION DE L'ABELLE DU 1er Septembre

Nous publierons, comme nous en avons l'habitude, le premier Septembre prochain, une édition spéciale qui renfermera des matières de haute actualité en très grande abondance; édition qui, en vertu de son attachant intérêt, sera très répandue dans toutes les campagnes de la Louisiane et dans les Etats voisins.

L'ABELLE, fondée le 1er septembre 1827, entrera donc le 1er du mois prochain dans sa quatre-vingt-deuxième année de son existence, et, à cette occasion, publiera un choix d'articles traitant les sujets les plus divers qu'elle puera dans ses liasses, articles qui paraîtront dans le plus vif intérêt des générations nouvelles.

Cette édition offrira aux négociants, on en conviendra, une occasion exceptionnelle de donner de la publicité à leurs affaires; aussi, les annonces et les commandes de journaux nous arrivent-elles déjà fort nombreuses tous les jours.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de cette édition, dans leur intérêt comme dans le nôtre, à ne pas attendre jusqu'à la onzième heure pour nous livrer leurs commandes.

Bonnes Récoltes.

Le peuple américain peut en toute sécurité s'occuper de politique, discuter les mérites des candidats à la présidence et autres pendant les quelques mois qui vont suivre, car le merveilleux sol de son pays va lui donner des récoltes qui non seulement suffiront amplement à ses besoins matériels, mais encore l'enrichiront et lui permettront d'envoyer l'avenir avec confiance et sérénité.

On estime, en effet, que la valeur totale des récoltes de 1908 dans toute l'étendue de l'Union Américaine sera, en chiffres ronds, d'environ huit milliards de dollars. Et ce chiffre colossal n'est nullement exagéré; au contraire, on découvre plutôt, dans quelques semaines, lorsque

tous les produits agricoles seront rentrés et préparés pour le marché, qu'il est au-dessous de la réalité. Le temps, du reste, été particulièrement favorable aux récoltes tardives, de sorte que le rendement sera plus élevé qu'on ne pensait.

On conviendra qu'avec un pareil revenu le peuple américain est assurément à l'abri de la misère, qu'il peut même se payer quelque luxe et surtout s'occuper moins exclusivement des affaires pour songer aux intérêts généraux du pays.

L'abondance des récoltes de 1908 aura, en outre, l'immense avantage de rétablir l'équilibre financier troublé par une crise à la fin de l'année dernière, et de ramener, en conséquence, la prospérité dans tout le pays.

En Louisiane et dans le sud, on dit que la gêne causée par la rareté de l'argent a été beaucoup moins grande que dans les pays industriels, les récoltes de coton, de sucre et de riz, les principaux produits de la région, seront, à moins d'un temps exceptionnellement défavorable, aussi bonnes que les récoltes des autres parties des Etats-Unis. En ce qui concerne le coton, les rapports reçus de divers points de la Louisiane et du Mississippi sont des plus encourageants.

Le coton y mûrit dans les meilleures conditions et le charbon n'y a fait que des dégâts peu importants. La rentrée du textile est commode un peu partout et tout indique qu'elle se poursuivra sans encombre jusqu'à un bout.

La moisson du riz est entreprise dans toutes les régions de la Louisiane où cette céréale est cultivée, et les planteurs l'auront promptement terminée si le temps, comme tout l'indique, se maintient au beau pendant quelques semaines.

Cette récolte, comme celle du coton, sera entièrement satisfaisante. Les cannes à sucre se développent merveilleusement, et, en fin de campagne de la Louisiane, on peut compter sur une récolte exceptionnellement abondante. Les averses de ces temps derniers, que les planteurs de coton et de riz craignaient de voir se prolonger, ont fait un bien considérable aux cannes, dont l'état est aujourd'hui meilleur qu'aucune autre année à la même époque.

La fabrication du sucre ne commence, il est vrai, que dans six semaines, mais il faudrait un temps extraordinairement mauvais d'ici là pour compromettre la riche récolte de sucre sur laquelle on compte.

Ainsi, partout la prospérité va renaitre, plus grande et plus durable que jamais.

Les petits prophètes.

Ils ont aussi leur royaume. C'est ainsi qu'Alphonse Karr, qui fut un écrivain d'esprit et de ferme bon sens, dit une fois à propos de son époque, qu'il y a plus de soixante ans: "Si vous vous attachez au sens que le mot liberté avait autrefois, vous commettez les plus graves erreurs. Il est bon d'être averti que la liberté est un mot au moyen duquel les 'amis du peuple' (autre mot à traduire) font croire au peuple des choses qui n'ont pour résultat possible que de le conduire en prison."

Cette remarque, au lendemain des douze années d'exil de l'autre côté de l'océan, prend un intérêt particulier. Le brillant écrivain la formulait en 1845. Dès cette époque, il prévoyait tout ce que des entrepreneurs d'émesses, connaissant leur métier, pouvaient

coûter à la crédulité et à la haine des profiteurs. C'est d'une divination sinistrement exacte. Malgré ses justes méfiances, cependant, Alphonse Karr n'avait point pressenti toutes les évolutions qui étaient réservées à ce beau mot, aujourd'hui bien compromis, de "liberté", dont on a fait trop souvent le synonyme de la plus cruelle et de la plus basse des tyrannies.

Nouvelle expérience de Wilbur Wright.

L'aviateur américain réussit admirablement son vol. D'un Correspondant:

Le Mans, 11 août. L'expérience à laquelle M. Wilbur Wright s'est livré, aujourd'hui, a été plus merveilleuse encore que toutes celles auxquelles il nous avait fait assister jusqu'ici.

La force du vent avait empêché, ce matin, l'aviateur de procéder à un essai. Aussi l'effluence, aux Hémusières, a-t-elle été moins considérable que de coutume pendant la majeure partie de la journée.

Mais, l'air s'étant sensiblement calmé, cet après-midi, la route qui conduit au champ de courses n'a pas tardé à être sillonnée par une interminable file de promoteurs empruntant, pour le voyage, à peu près tous les moyens de locomotion connus.

A cinq heures, quatre à cinq mille personnes, environ, sont massées à la lisière de la plaine, désormais célèbre dans l'histoire de l'aviation. Il est très malaisé d'accéder à la tribune. Des cartes d'entrée ont été accordées seulement aux journalistes, aux photographes, et à quelques privilégiés.

On remarque, dans l'assistance, le commandant Targe, officier d'ordonnance du ministre de la Guerre.

Vers cinq heures un quart, Wilbur Wright, aidé de ses mécaniciens, sort l'aéroplane du hangar. On le transporte rapidement près du pylône, sur les rails habituels, et le contre-poids est hissé. L'aviateur, toujours très flegmatique, vérifie son moteur, essaie ses hélices, puis prend place dans son appareil. La minute passionnante approche.

A six heures trente-cinq exactement, Wilbur Wright s'envole. Le départ s'effectue avec la même aisance que ces jours derniers. L'aéroplane s'élève tout de suite à une certaine hauteur, environ quinze mètres, puis aussitôt vire à angle aigu, et c'est alors autour de la vaste piste une admirable randonnée coupée de virages hardis et de plongées impressionnantes. L'aviateur fait ainsi quatre fois le tour du champ de courses, accomplissant de 4 à 5 kilomètres, en 3 m. 41 s. 15.

La vitesse de l'appareil a été d'environ 65 kilomètres à l'heure. Wilbur Wright s'est enlevé à des hauteurs dépassant 25 mètres. L'atterrissage s'est accompli avec une douceur remarquable, comme de coutume.

Pendant son envolée, l'appareil a plané au-dessus des boqueteaux de sapins qui encerclent les Hémusières. Après l'atterrissage, M. Hert Oberg a chaudement félicité l'aviateur, à qui le commandant Targe a également adressé de vifs compliments. La foule a applaudi avec frénésie.

J'ai pu interviewer quelques minutes MM. Berg et Léon Bollée et leur ai demandé si, contrairement à ce qui a été dit tout d'abord, le vent pouvait empêcher le vol de l'aéroplane. MM. Berg

et Bollée m'ont répondu qu'il n'en était rien et que si Wilbur Wright tente actuellement ses essais par temps calme, c'est qu'il veut attendre de s'être complètement refait la main à son aéroplane avant d'entamer contre la force de l'air une lutte dont ils sont persuadés qu'il sortira vainqueur.

LA CELEBRITE.

Alexandre Dumas, garde national, étant de service un jour, entre dans un café pour déjeuner avec un de ses amis.

Après avoir arrosé un peu plus que de raison un repas animé par une conversation enivrante, Alexandre Dumas, qui avait quitté son bonnet de grenadier, le respic sur sa tête, la plaque par derrière, et sortit.

Les passants, un peu étonnés de cette mascarade, regardaient le romancier et se retournaient pour le regarder encore: — Mon cher, dit Dumas, voyez donc comme ces gens-là me regardent. Ce que c'est que la célébrité!

LECTURES ETRANGERES.

Roméo et Juliette au Japon.

Il est universellement admis qu'il a suffi d'une trentaine d'années pour faire subir aux Japonais une complète métamorphose. Les sujets du mikado ont cru, de très bonne foi, qu'ils étaient devenus Européens, et ils ont fait partager cette erreur à l'Europe. Chaque jour, un nouvel incident fait justice de cette illusion; tout récemment encore, Roméo et Juliette ont appris à leurs dépens combien il était dangereux pour les héros les plus célèbres de la littérature occidentale de s'aventurer dans le royaume du Soleil Levant.

Un Américain, qui avait été chargé par le gouvernement du Mexique de diriger l'enseignement de l'anglais dans une école supérieure de jeunes filles, eut, dit "l'Outlook", l'idée d'introduire "Roméo et Juliette" dans le programme des études. Un concert de protestations indignées éclata aussitôt parmi les professeurs japonais.

Un balcon, une sérénade, une échelle de cordes, un baiser! Quel scandale! En vérité, était-il utile d'initier les jeunes filles japonaises à des abominations qu'elles ne pouvaient même pas comprendre? Il y avait une part de vérité dans ces protestations. L'architecture japonaise ne comporte pas de balcons et les sérénades nocturnes sont un hommage musical dont les jeunes filles de l'Extrême-Orient ne savent pas interpréter la signification. Les baisers eux-mêmes sont un signe conventionnel qui n'a pas tout à fait le même sens chez tous les peuples de l'univers. Il est bien certain que les Japonaises ne comprennent pas l'amour de la même manière que les Occidentales, mais ce n'est pas une raison pour qu'elles ignorent; sur aucun point du globe le diable ne perd complètement ses droits.

WEST END.

Les Balfour, Johnson et Johnson, Merrill et Sylvain, Miss Savoy exécutent le programme de vaudeville de West End à la perfection et se font bruyamment applaudir par la foule nombreuse qui se rend chaque soir au bord du Lac.

Le concert de l'orchestre Lombardo et les tableaux du cinématographe concourent au succès.

FAITS DIVERS.

L'ingénieur du chemin de fer de ceinture. M. Hampton Reynolds, ingénieur du chemin de fer de ceinture, se retire le 1er septembre et, selon toutes probabilités, sera remplacé par M. Barkley, actuellement ingénieur adjoint.

M. Reynolds va diriger la construction d'une ligne permanente de levées dont le coût sera de plus de \$200,000.

Valise Volée.

Pendant que Gus. Mousmann de Memphis, Tenn., se trouvait à la gare de l'Union hier après midi, un inconnu lui a volé sa valise contenant des outils et des vêtements.

EN FAILLITE.

Un commis nommé Charles A. Kopke et demeurant rue Patton, 6047, s'est déclaré en faillite hier à la cour fédérale, avec un passif de \$321,69.

VOL.

Hier après-midi, vers une heure, un voleur a pris trois couteaux sur les comptoirs de A. Barrère et Léon Gélé, deux bouchers établis au marché Trémé.

M. Bryan à Kansas City.

Kansas City, 27 août.—M. William J. Bryan et Theodore A. Bell sont arrivés ce matin à Kansas City, venant de St-Louis. Le candidat démocrate a été reçu à la gare par M. T. Crittenden, maire de Kansas City, et par un comité composé des principaux démocrates de la ville qui l'ont accompagné jusqu'à l'hôtel Baltimore.

Le voyage de St-Louis à Kansas City s'est effectué sans incident. M. Bryan est reparti dans le courant de l'après-midi pour Topeka, Kansas, où il prononcera ce soir un discours sur la "Garantie des dépôts de banques".

Rumeurs démenties.

Paris, 27 août.—Mme Anthony J. Drexel, de Philadelphie, dément formellement les rumeurs suivant lesquelles, sa fille Miss Margaretta, serait fiancée à Lord Herbert Vane-Tempest.

Reprise du travail.

Knoxville, Tenn., 27 août.—Le Haut-fourneau d'Entreenville, Tenn., qui avait cessé le travail depuis trois mois, a repris ses opérations ce matin.

Retour du président à Oyster Bay.

New York, 27 août.—Le président Roosevelt est arrivé ce matin à 7:55 heures, par train spécial, à Hoboken, où il s'est embarqué à bord du yacht "Sylph", qui est immédiatement parti pour Oyster Bay.

Tué par un train.

Montgomery, Ala., 27 août.—Le Dr E. H. Johnson, un des médecins les mieux connus de l'Alabama, a été écrasé par un train de la Coast-Line ce matin près de la gare de Troy.

M. Johnson cherchait à traverser la voie sans s'être rendu compte qu'un train arrivait à toute vitesse.

BLESSURE.

Phoebe Chambers, une femme de couleur, est arrivée à la Nouvelle-Orléans hier après-midi pour se faire soigner à l'hôpital.

Elle souffre d'une blessure à l'abdomen reçue dans un querrelle avec une nommée Susie Jones à Odenberg, Lae.

EN FAILLITE.

Un commis nommé Charles A. Kopke et demeurant rue Patton, 6047, s'est déclaré en faillite hier à la cour fédérale, avec un passif de \$321,69.

VOL.

Hier après-midi, vers une heure, un voleur a pris trois couteaux sur les comptoirs de A. Barrère et Léon Gélé, deux bouchers établis au marché Trémé.

LUTTE.

La lutte à main plate entre Geo. S. Dole et Henry Avego au théâtre Greenwall, hier soir, quoi qu'il en soit, a été très intéressante et a attiré un grand nombre de spectateurs.

Dole a été déclaré vainqueur, mais la victoire ne lui a été attribuée que par suite d'un accident à son adversaire.

Le théâtre était bondé de monde lorsqu'on vit les deux préliminaires entre Wm Kernaghan et T. S. Lohbrano, M. Jackson et Wm Phillips et Miles Kernaghan et Sam Goldman, les deux champions sont entrés dans l'arène. Dole, à cause de son succès aux Jeux Olympiques en Angleterre récemment, était grand favori, mais ceux qui connaissent Avego ne doutent pas que le résultat serait en sa faveur.

Il est probable qu'il ne se trompait pas, car l'athlète local s'est montré d'une force et d'une agilité remarquables. Après avoir tenu tête à son adversaire pendant plus d'une demi-heure il a été vaincu d'une blessure au genou. L'arbitre a déclaré Dole vainqueur. Après le combat un banquet a été offert aux deux adversaires à l'hôtel Dénouchaud.

A L'HOPITAL.

La journée n'était pas très avancée hier que les médecins de service à l'hôpital avaient dû panser trois plaques de clous dans les pieds d'autant de personnes, deux mœurs de chiens et une morsure de chat.

Les morsures ont été cautérisées et les blessures aux pieds ont été pansées dans divers amphithéâtres. Deux chiens mordu, un par un chien et l'autre par un chat. Etait John Alfred, qui demeure rue S. Johnson, 417, et Lillian Doda, âgée de 5 ans et demeurant rue Ilerville, 1904.

Ceux qui ont été pansés pour des piqûres aux pieds étaient Abraham Julius, rue Basin, 311; Robert Lejos, rue Orléans, et Sheldon Williams, rue Marais, 121.

En moyenne cinq personnes mordues se présentent chaque jour à l'hôpital.

L'escroc Grimage.

Il paraît qu'Emile Grimage ou Grimage, qui a été arrêté pour avoir tenté d'emporter un chèque faux la semaine dernière chez Mme John Broderick, rue N. Rempart, 928, n'a pas bonné ses exploits à la Nouvelle-Orléans.

On a appris hier qu'il avait contrefait la signature du secrétaire d'état Michel sur deux chèques de \$20 chacun. L'un a été escompté par Mass Brothers et l'autre par Julius Weiss. Ils avaient été tirés sur la Banque de Baton Rouge, et ce n'est que lorsque la Banque les a crédités que le secrétaire d'état a découvert le faux.

Grimage est très connu à Baton Rouge où, pendant les sessions de la législature, il fait le service de page. Il est ainsi en relations avec de nombreux hommes publics.

BLESSURE.

Phoebe Chambers, une femme de couleur, est arrivée à la Nouvelle-Orléans hier après-midi pour se faire soigner à l'hôpital.

Elle souffre d'une blessure à l'abdomen reçue dans un querrelle avec une nommée Susie Jones à Odenberg, Lae.

EN FAILLITE.

Un commis nommé Charles A. Kopke et demeurant rue Patton, 6047, s'est déclaré en faillite hier à la cour fédérale, avec un passif de \$321,69.

Tentative d'incendie.

N'ayant pas réussi une première fois Marcelle Burke, qui demeure rue N. Villeré, 419, a tenté une seconde fois de mettre fin à ses jours en absorbant des pastilles antiseptiques. Elle se trouvait dans la maison d'Allice Johnson, rue Bienville, 1429, et avait bu plus que de raison quand elle a fait ces deux tentatives.

Après la seconde une voiture d'ambulance l'a transportée à l'hôpital, où les soins voulus l'ont mise hors de danger.

Marcelle Burke, qui n'était pas encore complètement rétablie hier soir, a dit qu'un pharmacien et une femme lui avait donné des pastilles antiseptiques pour la soulager d'un mal de tête.

Une broche en diamant lui a été enlevée pendant qu'elle avait perdu connaissance, a-t-elle dit, mais elle croit que le bijou est en possession de sa sœur.

C'est un individu qui a visité Marcelle Burke à l'hôpital qui a dit qu'elle avait essayé de s'empoisonner quelques heures avant sa seconde tentative. C'est lui qui l'a empêchée, paraît-il, de se donner la mort.

ACCIDENT.

En traversant la chaussée à l'angle des rues Melpomène et Magnolia, hier après-midi à cinq heures, Wm. Sutherland, âgé de 61 ans, a été renversé et blessé au côté par une charrette conduite par J. Hadley, son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Retour du congressiste Davy.

L'ex-juge R. C. Davy, représentant du deuxième district de la Louisiane au congrès des Etats-Unis, est revenu de Mineral Wells, Texas, où il a passé deux semaines et est de nouveau installé à l'hôtel-restaurant de son jour à Mineral Wells où il a pas été aussi profitable qu'il l'espérait, et il a décidé de revenir à la Nouvelle-Orléans.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 15.00. Un an: 96.00. 6 mois: 60.00. 3 mois: 36.00.

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: 95.00. Un an: 510.00. 6 mois: 310.00. 3 mois: 180.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner nous adresser aux marchands.

Nous agents peuvent faire leurs remises par MANDAT-POSTAL ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

N° 27 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INEDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

Le Roman d'Hélène

XIX

CAVERNE PARISIENNE

Suite.

—Seoir. —Nous n'avons pas les reins

assez solides pour le moment.... Plus tard on verra.

Et, s'adressant à Vandier, le chef ordonne: —Ecrivons: C'était pour Brissard-Lacagne, un nom qui devait acquiescer une certaine notoriété plus tard, une occasion d'entrer en fonctions. Il s'installa devant la mauvaise table qui servait de bureau et nota, sous la dictée de Castanès: "Affaire Rousseau."

"Enfant née à Vauresson les 24 ou 25 décembre 1875.

"Enlevée vingt-quatre heures après.

"Fille, légalement, de Jacques Rousseau, marié à une jeune femme....

"Hélène Ambert, dit Vandier, Castanès répéta: —Ecrivez: Hélène Ambert, maîtresse d'un certain marchand d'Orville Rougemont, qui l'avait installée dans une propriété dite des Glycines, au milieu des bois de Vauresson et qui était bien, sans aucun doute possible, le père de cette petite, puisque la mère avait quitté son mari depuis une dizaine de mois.

"Le Toulousain s'adressa à Vandier pour lui demander: —C'est bien exact? —Parfaitement.

Et, s'adressant à Brissard-Lacagne: —Ajoutez: —L'enfant est partie le lendemain de l'enlèvement, accompagnée d'une jeune femme ou d'une jeune fille à laquelle Jacques Rousseau l'avait confiée, par le premier train du matin, gare de Lyon.

"On ne sait pour quelle destination. Jacques Rousseau, le même jour, a dû s'embarquer pour l'Amérique du Sud.

"Le fait paraît probable, mais on n'en a aucune certitude."

Castanès ordonna: —Il faut établir un dossier en règle. Ce sera le premier du cabinet. Il serait très important de découvrir quelle était cette nourrice improvisée, sa demeure et son nom.

Vandier se toucha le front d'un air inspiré et dit: —Je le saurai.

L'assemblée se sépara. Quelques jours plus tard le premier siège de l'agence Vandier et Cie était agrandi, meublé, meublé sans luxe, mais convenablement, en maison cossue, et Brissard-Lacagne, qui commençait à recevoir quelques clients du quartier et gagnait déjà de quoi faire ses deux repas tous les jours et à s'habiller proprement, s'écria avec effusion, en serrant les mains de Vandier, qu'il formait à son image: —A cheval, cavalier! En route pour la fortune et les honneurs! De nos jours, avec de l'ostension, on arrive à tout! Et l'en art de te le faire voir!

Et sur le premier rayon de l'ofloine, le premier dossier portait cette inscription sur sa couverture rouge:

AFFAIRE DE VAURESSON, 25 DÉCEMBRE 1875.

XX

M. COTRELL, INSTITUTEUR

La Sologne, ce pays presque sans valeur, il n'y a pas plus d'une soixantaine d'années, est maintenant un des plus riches, des plus prospères, et des plus agréables.

Il est civilisé, canalisé, couvert de routes et de belles habitations où les Parisiens riches viennent jouir des plaisirs de la villégiature, de la pêche et surtout de la chasse, ou sport qui coûte si cher à la bourse des millionnaires.

Une des propriétés les plus considérables de cette contrée, devenue si riante, c'est Varembert. Le grand-père de Marguerite Restaud l'avait eue pour un morceau de pain.

Mais il y avait dépensé, avec son esprit d'ordre et son entente des affaires de toute sorte, des sommes considérables, tellement employées.

Il a restauré l'ancien château à moitié détruit sous la Terreur, en l'agrandissant d'admirables pavillons qu'on voit au-dessus de sa

châtreaux. Il a rebâti les fermes, en leur donnant un aspect coquet, endigué les étangs, planté les friches et les bruyères, et aujourd'hui les deux mille hectares à peu près incultes jadis de ce domaine modeste sont convertis de forêts de bouleaux, de chênes et de pins convertis en prairies ou en labour améliorés qui forment un véritable parc peuplé de faisans, de lièvres, de perdrix et de chevreuils, plaisir des yeux et délices des chasseurs.

Les plus jolies des mémoires de Varembert est celle de Frère. Un poète s'y plairait tant qu'un fermier, un modeste rentier tant qu'un paysan.

Bâtie à mi-côte, au-dessus d'une verte vallée, arrosée par un ruisseau bordé d'aulnes et de peupliers, elle domine un des coins les plus ravissants de la Sologne, avec un étang qui miroite au fond du val, des bois qui lui forment une ceinture et la fait paraître de Varembert qui l'abrite des vents du nord.

Rêve de sage, demeure de philosophe et de penseur, ami de la simple nature et ennemi du tumulte et du fracas des grandes cités.

On dirait, de loin, un petit castel en miniature avec ses cheminées des deux côtés et sa pelouse en avant; mais c'est une petite maison aimée par un trop grand nombre de petites vaches bretonnes blanches et noires, très sobres, qui

se contentent d'une pâture assez maigre, où quelques fleurs de bruyère rose émaillent le gazon, et de l'eau abondante de l'étang alimenté par le rû qui le traverse.

Ce jour-là un froid intense sévissait. C'était un jeudi jour de congé pour les écoliers du village.

Vers une heure de l'après-midi, la barrière de la mairie donnait à l'extrémité du potager sur la futaie de Valember s'ouvrait en grinçant sur ses gonds.

Un visiteur, qui devait être un habitué de la ferme, parut dans le jardin. Un épagneul en liberté sortit de la niche qu'il occupait devant la maison et vint, en remuant joyeusement la queue, saluer, pour ainsi dire, ce familiar qui le flattait de la main.

C'était un homme entre deux âges aux traits rudes et maigre, à l'œil dur, sans barbe, aux cheveux à demi longs, déjà grisonnants.

La tête était d'une austérité monacale presque imposante. Il portait une redingote usée mais propre, très ample, avec un livre sous son bras, et un chapeau haut de forme sur la tête. Il alla droit à la cuisine.

Lorsqu'il y entra, une servante, toute jeune, d'une quinzaine d'années, mal vêtue, avec une brassière rouge, détalée et dégrafée sur la poitrine, et un petit

bonnet de linge sur ses cheveux roux, ébouriffés, s'y trouvait seule, et s'écria: —Tiens, monsieur Cotrelle.